

MÉTIERS
TRADITIONNELS
D'ARCHITECTURE
EN TERRE D'HIER
ET D'AUJOURD'HUI :
LES CAS DU NOYAU
ANCIEN DE SYA ET
SA MOSQUÉE DE
DIOULASSOBA ET DE
LA COUR ROYALE DE
TIÉBÉLÉ AU
BURKINA FASO

par Vincent SÉDOGO

Dans notre contexte actuel de mondialisation, de changement climatique et par ailleurs marqué par les conflits politico-religieux, la protection du patrimoine culturel est devenue un enjeu majeur. Depuis les années 1970, les pays du monde ont manifesté une forte volonté pour la protection du patrimoine culturel et leur adhésion à la Convention de 1972 de l'UNESCO concernant la protection du patrimoine culturel et naturel. C'est ainsi qu'au Burkina Faso, les autorités gouvernementales et les communautés ont pris conscience que le développement durable ne peut se concevoir sans tenir compte du patrimoine culturel, cet héritage reçu mais souvent délaissé et mal conservé. Récemment, des inventaires et études ont révélé l'existence d'énormes potentialités culturelles et naturelles dans le pays, dont beaucoup continuent de fasciner. Est dans ce cas l'habitat traditionnel de certaines communautés nationales. Mais devant la variété et la richesse architecturale des communautés nationales, notre attention s'est particulièrement portée sur les métiers en architecture traditionnelle de terre de deux d'entre elles : les Bobo à travers le noyau ancien de Sya et sa mosquée de Dioulassoba, et les Gurunsi-Kasena à travers la cour royale de Tiébélé.

Les Bobo et les Kasena ont élaboré l'une des deux grandes merveilles architecturales du pays mais dont on connaît peu de choses, particulièrement les artisans qui les ont élaborées, du fait de l'insuffisance d'études. Les présentes notes qui tentent de remédier à cette insuffisance de connaissances se proposent de présenter et comparer les deux sites et d'analyser les métiers d'architecture traditionnelle dans les deux cas, afin de montrer leurs spécificités, leur importance et les perspectives de leur valorisation pour les besoins des générations actuelles. Mais avant toute analyse, il convient de circonscrire le champ de notre étude.

Cadre de l'étude

Sya, actuellement un quartier de Bobo-Dioulasso, deuxième grande ville du Burkina Faso, correspond au noyau originel constitué des habitations traditionnelles des Bobo et de la mosquée de Dioulassoba. La fondation de ce noyau remonterait au VII^e siècle après J.-C. par une ethnie qui vivait d'abord dans des grottes. À celle-ci sont venus se superposer des Bobo-Dioula et des Bobo-Mandares originaires du Mandé vers le XIV^e siècle. Favorisé par la présence des Dioula commerçants, des Mandares chasseurs et artisans, et par sa position à la croisée des routes du commerce régional, Sya, alors un village, s'est développé. Ses habitants intègrent progressivement l'Islam sans toutefois abandonner leurs pratiques ancestrales. Entre le XVI^e et le XIX^e siècle, Sya et ses environs accueillent d'autres migrants d'origines diverses (Dioula de Kong, Tiefo, Peul...), qui contribuent à modeler la vie culturelle et artistique. C'est autour de cet ancien noyau que la ville actuelle de Bobo-Dioulasso s'est constituée. Dans ce noyau ancien qui nous intéresse ici, l'habitat traditionnel et la mosquée sont bien conservés par rapport au reste de la ville. D'une superficie estimée à 11,06 ha, Sya est réparti en une vingtaine de blocs de concessions groupés et sillonnés de rues. Sa partie la plus ancienne (X^e siècle) qui compte plus de vestiges patrimoniaux se trouve au sud, sur une superficie de 7,9 ha.

Quant à la cour royale de Tiébélé, elle se trouve dans le département de Tiébélé, région du Centre-Sud, sur la pente d'une colline, et forme un cercle irrégulier de 1,2 ha dont l'intérieur est accessible par le sud. Historiquement, les plus anciens occupants de Tiébélé (XIV^e siècle) sont les Dougdjeiebié, les Yefi et les Koumboul auxquels sont venus se superposer des Moose au XVI^e siècle. Leur arrivée marque véritablement le début de la constitution de

l'ethnie kasena, mais aussi celui d'une nouvelle forme d'organisation avec l'institution du *paar* ou pouvoir politique centralisé. Ce sont ces composantes de la société, en collaboration ou en complicité qui ont été à l'origine de l'art exceptionnel de construire des maisons mais aussi de les décorer avec des motifs et des couleurs qui font de nos jours la renommée du pays kasena. La cour royale de Tiébélé qui nous intéresse ici est un témoignage de cette exception.

Habitat traditionnel bobo et kasena

Chez les Bobo de Sya, il y a eu une première phase d'aménagement de grottes à usage d'habitations, puis en plein air, la construction de maisons en bois et en paille. Des incendies répétés, et probablement aussi l'influence des cultures soudanaises ou encore soudano-islamiques du XVI^e au XIX^e siècles, ont fait basculer cette tradition architecturale vers une construction dominée par des maisons en terre crue, à toiture-terrasse. Outre la terre crue, ces nouvelles constructions faisaient intervenir d'autres matériaux collectés sur place comme le bois, la paille, le sable, le gravillon, l'argile... On modèle l'argile mélangée à la latérite pour obtenir une plasticité voulue et nécessaire à élever les murs d'une maison semi-souterraine. L'habitat majoritairement de forme quadrangulaire est couvert d'un toit aménagé en terrasse, supporté par des troncs d'arbres taillés en fourche. Il est soit bas, soit en terrasse, et comprend généralement un sous-sol (caveau), un rez-de-chaussée (femmes et enfants) et des compartiments à l'étage (chef de famille). Les cases sont groupées au fur et à mesure et forment en quelques générations de grandes concessions agglutinées les unes derrière les autres dans un souci de rassemblement, de gestion de l'espace mais aussi de sécurité, de sorte qu'on peut faire le tour du village en sautant de toit en toit. Les concessions sont organisées autour de maisons-mères (foyers des premiers lignages) et de premières maisons, formant des quartiers (chef de terre, chef de village, chef du Do, chef de la jeunesse, des griots et des forgerons). Seuls les lieux de cultes sont maintenus en cases rondes couvertes de paille.

Chez les Kasena aussi, tout vient de la terre (*songo*) et tout y retourne. Le *songo* reflète aussi l'enclos d'habitation et se présente comme l'unité de résidence et repère de reconstitution lignagère. Ainsi, le plus ancien enclos

d'habitation (*sonkuyan*) constitue le site de base du lignage principal. Le démembrement de cette « maison ancienne » est *sonyu* ou « maison-tête » qui donne des *san* (singulier *songo*) ou multitudes d'enclos. Chaque *songo* abrite plusieurs *dige* (maisonnées) occupés par des frères et leurs familles (épouses et enfants) dont le plus âgé est le *songotu*. Une autonomie relative de gestion quotidienne des affaires y existe et chaque construction traduit le sexe, le statut social et matrimonial du résident. C'est le cas de la cour royale de Tiébélé, constituée de plusieurs concessions regroupées autour du chef. Ces concessions sont formées de bâtiments de formes arrondies ou rectangulaires, reliés entre eux par des murs ou murets et formant des cours intérieures, dont l'ensemble est organisé spatialement et structuré selon un regroupement social et professionnel des occupants. La cour royale de Tiébélé est ainsi composée d'espaces distincts dédiés aux princes héritiers, aux gardiens des flûtes et tambours sacrés, aux porte-parole, aux portiers et aux serveurs. À l'instar de Sya, cette cour se présente aussi comme un modèle architectural défensif, mais délimité à l'extérieur par des hauts murs et des issues contrôlées.

Ici aussi, les constructions sont réalisées avec des matériaux disponibles localement : la terre et le bois. Les maisons sont également bâties à même le sol, sans fondation. La technique constructive des murs est celle de la bauge qui consiste à élever manuellement des couches horizontales de terre. La terre mélangée avec des fibres et de la bouse de vache est humidifiée et malaxée jusqu'à son état plastique. Elle est ensuite posée à raison de quatre à cinq couches horizontales par jour. La base du mur pouvant atteindre 40 cm d'épaisseur se réduit progressivement jusqu'au sommet du mur. Les ouvertures des maisons sont réduites de sorte à limiter les entrées de chaleur et à préserver la fraîcheur.

La toiture-terrasse kasena repose aussi sur une structure désolidarisée du mur à l'aide de poteaux en bois en forme de fourche assemblés avec des poutres et des poutrelles en bois, accessible par des escaliers réalisés en terre ou par des troncs d'arbres fourchus, sculptés en forme d'échelle ou d'escalier. Pendant longtemps, les concessions de Tiébélé étaient entièrement constituées de ces maisons. Mais contrairement aux Bobo, les maisons kasena étaient décorées tout comme d'autres matériaux intervenaient dans leurs techniques de construction.

Matériaux et architecture de Sya et de Tiébélé

Des origines à nos jours, les groupes sociaux bobo et kasena ont respectivement habité des grottes avant de développer des techniques de construction en plein air, en exploitant les matériaux les plus courants de leurs milieux. Mais les deux groupes sociaux n'ont pas fait qu'exploiter la terre, le bois, la paille. Ils leur ont donné des formes et des usages multiples et variés. La façon de les utiliser a donné naissance à des catégories d'acteurs qui vont du cadre domanial au forgeron, au maçon, au charpentier, au simple ouvrier donneur de coup de main. Mais d'une manière générale, tout le monde savait entreprendre dans les métiers architecturaux et se rendre utile en cas de nécessité.

■ Le métier domanial

Dans ce domaine, l'individu qui désirait une parcelle d'habitation en faisait la demande au chef de terre responsable domanial. Celui-ci réalisait des sacrifices expiatoires et délimitait la portion à concéder. Il se faisait aider par un forgeron qui livrait aussi les outils de travail (hache, pioche...). C'est le forgeron qui donne le premier coup de pioche à l'endroit de la nouvelle maison.

■ La maçonnerie

Autrefois, chez les Bobo, chaque adulte savait construire et avait obligation de participer à la réfection des maisons après la saison des pluies. La construction des maisons était une activité masculine sociale et culturelle obligatoire. Mais il existait des hommes spécialisés en construction en bauge et d'autres chargés de surveiller les travaux et de prodiguer les conseils nécessaires aux travailleurs. Il y avait aussi des hommes spécialisés en mortier, en briqueterie, en crépissage, lissage et finition.

Chez les Kasena aussi, si tout le monde savait se dépanner et donner un coup de main fort apprécié, il existait également des maçons spécialisés sans l'intervention desquels il n'y avait de construction. Ici, la technique la plus répandue était la maçonnerie « façonnée » mais une technique dite de blocs de banco plus rapide en termes de construction a été récemment introduite. Dans la plupart des cas,

les maçons ont appris leur métier en famille, auprès d'un maître connu pour sa dextérité ; car le métier de maçon n'était pas lié à une fonction coutumière mais à la maîtrise d'un art : l'art de travailler la terre crue. En plus, cet art n'était jamais totalement complet. Il nécessite l'intervention d'autres artisans comme les charpentiers-menuisiers.

■ La charpenterie-menuiserie

Ces métiers exigeaient d'abord des connaissances en botanique car le bois de construction était recherché pour sa capacité à défier le temps. Différents types de bois étaient utilisés séchés, enfumés puis taillés ou sculptés. C'est ainsi que dans les deux sociétés, certaines personnes savaient sélectionner les espèces de bois résistantes, d'autres comment enfumer le bois tandis que d'autres s'adonnaient mieux à la taille et à la sculpture (le plus souvent des forgerons). N'intervenait donc pas dans un pan des métiers du bois qui le voulait. Ces métiers relevaient à la fois du domaine de l'art et du sacré.

Dans la société bobo, il y avait donc quatre domaines de métier complémentaires :

- le domaine des gestionnaires domaniaux délimitant des parcelles et inaugurant rituellement les opérations de construction ;
- le domaine commun à tout individu mâle, éduqué dans le principe que la construction est un acte social et culturel obligatoire ;
- le domaine des maçons formés à la maîtrise d'un domaine de supervision des travaux de construction ;
- le domaine des charpentiers-menuisiers formés à la finition des constructions.

Chez les Kasena aussi le gros œuvre était de la responsabilité des hommes, tandis que la finition (lissage etamage) était une activité essentiellement féminine. L'autre particularité de la société kasena était qu'elle avait ses maçons spécialisés mais pas de charpentiers attirés. En plus, les Kasena avaient introduit les décorations murales comme un élément spécifique dans leur architecture. Ce métier était exclusivement réservé aux femmes.

■ La décoration

La décoration était réalisée en saison sèche et constituait une occasion attendue de retrouvailles pour les femmes de tout le village qui passaient de cour en cour après les hommes (gros œuvre) pour des réfections et la décoration. La décoration comprenait la peinture à main levée (réalisation de dessins sur le mur à l'aide de pinceaux de plumes d'oiseau), la gravure ou incision (obtenue à l'aide d'une pierre appliquée dans le mur encore mouillé) et la mise en relief (obtenue en appliquant une motte d'argile malaxée sur le mur à laquelle elles donnent une forme voulue). Après avoir réalisé une première phase de traçage de figurines sur les murs extérieurs, la finition consistait pour les femmes en l'application des couleurs obtenues à partir de latérite (terre ou couleur rouge), de cendre, de graphite. Enfin, elles y appliquaient une couche de vernis obtenue à partir d'une décoction de cosses de néré ou de gombo, qui rendait la surface plus lisse, brillante et résistante. Les opérations de décoration étaient réalisées gratuitement. Qu'en est-il actuellement ?

Les métiers traditionnels d'hier et d'aujourd'hui

Toutes les informations dont on a pu disposer montrent que les métiers en architecture de terre, à travers leurs techniques en bauge (Bobo) et en terre façonnée (Kasena), leurs murs, leur toiture-terrasse..., satisfaisaient non seulement aux besoins de sécurité mais aussi de commodité des populations. Leur habitat était aussi adapté à leur cadre naturel, social et culturel, elles qui vivaient groupées dans des enceintes, en lignages et en familles.

L'ancienneté relative et la disposition des concessions de Sya et de Tiébélé est la preuve que les métiers traditionnels d'architecture, lorsqu'ils sont bien maîtrisés (terre bien choisie et bien traitée, humidifiée en continu, bonne sélection des espèces de bois, confection de boules de terre, toitures-terrasses indépendantes des murs), assuraient une durabilité des formations sociales, une sécurité et une commodité exceptionnelles aux hommes. Ainsi, certaines bases de mur de concessions de Sya dateraient du XV^e siècle et la mosquée de Dioulassoba ou « grande mosquée de Bobo-Dioulasso », construite

vers 1882 existe toujours. Cette mosquée figure parmi les plus anciennes réalisations architecturales de réussite nationale. Cette mosquée et le noyau ancien continuent de séduire au point d'être inscrits sur la Liste indicative de l'UNESCO depuis le 24 janvier 2012 (critères iii et vi). Certaines cases de la cour royale de Tiébélé, constructions à la « terre façonnée » datent aussi de 1800. Cette technique qui assure une durabilité exceptionnelle, combinée à la décoration, permet aux Kasena de révéler au monde les prouesses d'une combinaison de métiers architecturaux traditionnels atypiques ayant permis d'ériger une cour royale qui séduit par ses formes, sa disposition et ses composantes en espaces clos, semi-clos, couverts ou à ciel ouvert, et qui répond aux multiples usages sociaux et spirituels.

Ces métiers intègrent particulièrement la décoration (polissage, incision, peinture où dominent les couleurs rouge, blanc et noir) comme une donnée exceptionnelle. Par rapport à d'autres groupes comme les Dagara, les Lobi, les Nankana dont les maisons étaient aussi en terre crue, les Kasena se sont illustrés grâce à leurs femmes décoratrices qui dessinaient, embellissaient et entretenaient mieux les murs extérieurs des cases comme c'est le cas dans la cour royale de Tiébélé. Pour ces raisons, ce chef-d'œuvre architectural exceptionnel a été élevé au rang des monuments de grande valeur nationale et inscrit sur la Liste indicative de l'UNESCO le 24 janvier 2012 (critères iii et iv). Malheureusement de nos jours, ces métiers qui ont fait leurs preuves tendent à être délaissés si bien que les deux sites ont perdu leur lustre et leur organisation sociale et culturelle traditionnelle d'antan. Le caractère communautaire de la maçonnerie dans les deux zones a presque disparu tout comme les grandes mobilisations des femmes peintres kasena. Partout, la gratuité a cédé le pas à des prestations payantes. Il semble qu'il n'y a plus que quelques artisans aussi bien à Bobo-Dioulasso qu'à Tiébélé, qui savent encore construire suivant les techniques les plus authentiques de « terre façonnée » et de bauge.

On assiste aussi à l'introduction de nouvelles techniques et matériaux considérés comme plus simples, rapides d'utilisation et d'acquisition, mais qui compromettent l'authenticité des deux sites. Pourtant, l'un des objectifs de la Direction générale en charge du Patrimoine culturel est de développer et mettre en œuvre un programme de conservation permettant aussi d'inscrire ces deux sites,



III. 13.
Type de case bobo construite
au musée de Bobo-
Dioulasso.

© L. SIMPÔRÉ



III. 14.
Vue d'une façade d'un
bâtiment à étage de
Dioulassoba.

© L. SIMPÔRÉ



III. 15.
Vue de la mosquée de
Dioulassoba.

© Semiliki/Wikipedia



III. 16.
 Vue de la cour royale de
 Tiébélé.
 © J. MAQUET

ensemble ou séparément sur la prestigieuse Liste du Patrimoine mondial de l'UNESCO. Un tel objectif ne peut être atteint qu'en redonnant une importance à ces anciens métiers qui sont à même de donner un cachet particulier au développement des villes du pays. Dans notre contexte actuel aussi, marqué entre autres par la perte des valeurs et des repères et le changement climatique avec ses corollaires de réchauffement, la maison en terre crue est l'une de celles qui répondent mieux aux besoins de commodités des populations. Il s'agit donc de considérer les enjeux de conservation des sites témoins comme ceux que nous étudions ici et de revitaliser les métiers traditionnels, c'est-à-dire les concilier et les adapter aux réalités du monde moderne. Si la mise en œuvre du système des « Trésors humains vivants » permet un tant soit peu de régler la question de la revitalisation des savoirs et savoir-faire traditionnels en général, la conservation des biens du patrimoine national peut se faire à travers le développement d'un partenariat public-privé et la mise en œuvre d'un programme ambitieux d'identification, de recherche et de promotion.

WBI, l'IPW/AWaP et la Direction générale du Patrimoine culturel (DGPC) du Burkina Faso sont précisément en train de développer un tel programme pour une meilleure conservation/valorisation de la cour royale de Tiébélé qui pourrait concerner d'autres sites majeurs du pays.



III. 17.
Vue d'une façade extérieure
décorée de motifs peints et
en relief.

© A. ESSESSE

III. 18.
Vue d'une scène de
décoration, les femmes
kasena à l'œuvre.

© A. ESSESSE

